avec une sorte de fureur; parmi les plus mémorables, il faut citer celles de Lyon, où Joseph Montgolfier était accompagné de six autres navigateurs: celles de Milan, de Dijon; le passage d'Angleterre en France, les ascensions faites de Pilatre de Rosier et Romain, qui, se confiant à une innovation imprudente, furent précipités à Boulogne; celle du comte Zambecarty, qui tomba dans la mer Adriatique; enfin, celles de MM. Biot et Gay-Lussac. Toutefois, le mouvement vertical était maître de s'élever et de s'abaisser à son gré dans l'atmosphère, restait à trouver le moyen de se diriger horizontalement. Parmi les tentatives en ce genre faites pour résoudre cette dernière partie du problème, deux seulement, à notre connaissance, méritent d'être distingués, l'un assez récent, l'autre de Meunier, membre de l'Académie des Sciences. Le premier consiste dans l'emploi de grandes ailes, formées par des capacités remplies de gaz hydrogène, et d'un volume suffisant pour que la totalité du poids de l'homme et des ailes soit entièrement détruite; mais l'usage d'un appareil de ce genre ne semble point praticable, parce que l'on ne pourrait imprimer aux ailes une vitesse nécessaire pour se procurer un mouvement continu par l'effet de battements alternatifs. Il paraît qu'un homme que l'on supposerait porté par un aérostat agirait sur l'air d'une manière beaucoup plus avantageuse en faisant tourner rapidement des roues. Ce genre de moteur a été proposé par Meusnier, qui d'ailleurs ne l'avait proposé que pour se placer dans d'autres circonstances où la direction du vent serait favorable, et qui dans l'emploi de grandes roues portant des voiles ou pilettes dirigées obliquement et semblables à celles des moulins à vent. En faisant tourner une roue de cette espèce, on exercerait sur l'air un effort qui tendrait à déplacer le système dont cette roue serait partie. Mais comme l'effort dont il s'agit serait dirigé obliquement, par rapport à l'axe de la roue on peut concevoir que l'on emploie deux roues pareilles dont les axes sont parallèles, qui tournent en sens contraire, et dont les ailes obliques sont également placées en sens contraire. L'emploi de ces deux roues, auxquelles il faudrait joindre une rame ou voiles servant de gouvernail, donnerait de la stabilité à la direction du mouvement, et permettrait de gouverner facilement en inspirant à l'une et l'autre des vitesses différentes. Tant que les deux roues auraient la vitesse, la direction du mouvement serait bien parallèlement à leur axe. Ce système a été repris au siècle par M. Navier, et la connaissance acquise des effets mécaniques produits par les moulins à vent lui a permis d'apprécier avec une assez grande approximation l'effort que les roues à ailes obliques pourraient exercer sur l'air, et sur le moyen duquel on surmonterait la résistance que le fluide oppose au moment de l'aérostat. Il est évident qu'en supposant l'appareil placé dans un air parfaitement calme, il ne faudrait qu'une force très petite pour lui procurer une vitesse également fort petite; mais la force nécessaire, qui est, toutes choses égales d'ailleurs, proportionnelle au cube de la vitesse, augmenterait très rapidement avec le mouvement imprimé.

La question consiste donc à rechercher quelle vitesse un appareil suspendu à un aérostat, et mu par un certain nombre d'hommes, pourrait acquérir. Le résultat du calcul dans lequel l'aérostat a été supposé sphérique, la surface des ailes égale à celle du grand cercle du ballon, où enfin on a neglige la résistance de la nacelle, est que la vitesse limite qu'on peut obtenir augmente proportionnellement à la racine cubique du rayon de l'aérostat. Si l'on attribue à ce rayon une valeur de 30 pieds qui est double de celle qui a lieu pour les aérostats ordinaires; si l'on évalue à 300 livres le poids de chaque homme et de la partie correspondante de l'appareil, on trouve pour la vitesse maximum que les hommes pourraient imprimer à un ballon, dans un air parfaitement calme, la faible valeur de 7 pieds environ par seconde. Encore ce résultat est-il plutôt trop fort que trop faible. Réciproquement les hommes pourraient maintenir l'appareil contre la force d'un vent dont la vitesse ne dépasserait pas 6 pieds par seconde; or, c'est à peu près à ce terme que les moulins à vent commencent à travailler. On peut juger par là que, dans l'état le plus ordinaire de l'atmosphère, il serait impossible de se rendre maître d'un appareil du genre de celui dont il s'agit, et d'empêcher qu'il ne fût emporté par les vents.

On ne peut espérer d'ailleurs obtenir des effets plus avantageux en substituant la force de la vapeur à celle de l'homme. En effet, le poids des machines ne peut pas être évalué à moins de 1500 livres par force de cheval, estimée à 150 livres élevées à 3 pieds par seconde, ce qui revient à 120 livres pour une force de 12 livres élevées à 3 pieds dans le même temps, correspondant à l'action d'un homme. On doit ajouter ensuite le poids du charbon et de l'eau dont il faudrait faire provision, celui du ballon, de la nacelle et de l'appareil que la machine ferait marcher; enfin le poids des hommes qu'il faudrait embarquer. On trouverait ainsi une charge au moins égale à celle qui a été supposée ci-dessus. Il en serait de même si l'on voulait substituer à l'action de la vapeur celle d'une certaine quantité de gaz formant remplissage dans un réservoir. De tous les agens mécaniques que nous pouvons employer pour produire un travail continu, l'homme est encore celui qui, à poids égal, donne la plus grande force. L'idée d'une navigation aérienne, proprement dite, doit donc prendre aujourd'hui être considérée comme chimérique; la possibilité d'une telle navigation est subordonnée à la découverte d'un nouveau moteur, dont l'action remplacerait ces appareils moins pesans que ceux qui sont actuellement à notre disposition. Est-ce à dire pour cela que les ballons doivent être rejetés parmi les inutilités, et regardés seulement comme propres à relever la température des régions? Non, certes; cette découverte toute française a déjà porté ses fruits; ils ont permis de pénétrer dans les régions où se forment les météores, d'observer les qualités physiques de l'air, la nature et les effets de l'électricité dans les plus hautes régions de l'atmosphère, de reconnaître que la force magnétique terrestre ne subit point de variation sensible lors qu'on s'éloigne de la terre, de s'assurer de l'identité chimique de l'air pris à la surface de la terre ou à de grandes hauteurs, de mesurer le décroissement rapide qui subit la température, quoique l'on n's'éloigne du globe terrestre qu'à une distance incomparablement plus petite que son diamètre, enfin, ils ont aussi contribué à la gloire de nos armées républicaines.

Tribune Publique.

Au peu d'esprit que le bon homme avait,
L'esprit d'autrui par complément servait.

CHRONIQUE DE LA CAMPAGNE.

Mr. le Rédacteur,

Grand émoi dans notre village, la fille du seigneur se marie. Ce n'est pas tout ce qu'il y a d'extraordinaire car une fille de seigneur peut se marier tout comme une autre sans que pour cela l'univers doive ouvrir les yeux plus grand qu'à l'ordinaire; mais elle se marie avec un jeune marchand sans fortune, dont la naissance est fort commune et qui n'est pas même le fils d'un simple bachelier. Ce n'est pas encore là le phénomène car on n'va des fois épouser des bergères; mais ce qui cause la surprise, l'émoi, le scandale, ce qui a mis enfin sens dessus dessous les têtes de toutes nos bonnes ménagères et en général de toute la gent féminine, c'est que l'on a voulu attenter à l'honneur de quatre de nos plus huppées demoiselles! Voici le fait sans gazer rien.

Le prétendu roturier qui va ainsi prendre rang parmi la noblesse veut faire des noces sur un pied qui rappellera celles du comte Mustachicolino ou même de Mr. Georges Dandin dont on parla tant l'an dernier, il veut avoir quatre garçons, et la mariée quatre filles d'honneur. Or il a choisi ses amis parmi des classes diverses; il a pris deux étudiants, un commis et un tailleur! Les quatre demoiselles de notre village auxquelles on proposa ces chevaliers commencèrent par s'évanouir pour jeter les hauts cris, puis elles finirent par déclarer qu'elles ne souffriraient pas pareille insulte; qu'en faisant à la mariée l'honneur de lui servir de filles d'honneur elles attendaient qu'on leur proposerait des messieurs de leur rang! Attrape ça!

La difficulté en est là. Ne pourriez-vous pas, Mr. l'éditeur, arranger les choses en faisant comprendre à ces demoiselles que dès qu'on se comporte bien dans le monde et qu'on n'est pas de sang royal on rentre dans la catégorie des pauvres humains qui sont tous égaux sur la terre. A défaut de cela vous pourriez souffler aux futurs mariés qu'il est ridicule de vouloir outrepasser les usages reçus en introduisant des modes inaccoutumées entre gens ordinaires. On s'expose à faire rire de soi la bonne société qui revenant se livre à de semblables accès d'orgueil. Veuillez, Mr. l'éditeur, arranger ce que je vous dis-là de manière à ne choquer personne tout en donnant à qui de droit une bonne leçon dont en profitera si l'on est

SAGE.

Nos abonnés de la campagne qui nous doivent soit pour arrérages, soit pour le volume courant sont instamment priés de nous faire parvenir le montant de leur compte s'ils ne veulent éprouver d'interruption dans l'envoi de leur journal et figurer sur la **LISTE NOIRE** *que nous allons publier de nos mauvais débiteurs.*

LE FANTASQUE,
QUÉBEC, JEUDI 23 JUILLET, 1812.

Fantaisies,

REFLEXIONS, NOUVELLES ET CANCANS.

Qui bien aime bien châtie.

Les nouvelles d'Europe sont des plus insignifiantes. Grand brouhaha dans Londres parce qu'un autre fou a dirigé sur la reine un pistolet qui n'était point chargé. Cela prêtera beaucoup plus dans les salons que les milliers de malheureux qui meurent de faim chaque semaine.

Les Anglais continuent de remporter en Portugal de brillantes victoires sur les Indiens. Si le succès peut leur être fidèle quelque tems encore ils seront parvenus à abandonner le territoire occupé par les insurgés.

QUE VA, QUE DOIT FAIRE CHS. BAGOT.

Que va faire Chs. Bagot? Nous n'en savons rien... et il n'en sait peut-être encore rien lui-même.

Que devait faire Chs. Bagot?— Ayoons que sa position est difficile et qu'il n'est pas mêlé de réponde d'une manière satisfaisante à cette question, dès qu'on appartient à une couleur politique. Nous avons dit que sa position est difficile; à lui seulement la faute. Il nous semble qu'à son arrivée, comme il n'avait rien qui le compromit auprès d'un parti plutôt qu'avec un autre il aurait pu recourir à de nouvelles élections afin de connaître la véritable volonté populaire et combiner ses mesures en conséquence. Il ne l'a pas fait; il accepte donc tout l'odieux de l'échaffaudage de son prédécesseur; qu'il le sait ou bonne volonté il lui sera impossible de donner au pays par le moyen du parlement tel que constitué, aucune grande mesure dont la masse soit satisfaite. Avec la majorité vicieuse qui compose la chambre d'Assemblée et le Conseil Législatif, il faut un ministère vicieux. Un conseil exécutif composé d'éléments populaires serait mal à l'aise au milieu d'un pareil mélange; il ne pourra y avoir d'unison dans les vues; à chaque pas il se verra contrecarré par ceux qui croiront que leur absence du pouvoir est une criante injustice. Nous prévoyons donc que la prochaine session sera totalement infructueuse sous le rapport des grandes questions vitales que le gouvernement trouvera plus commode de regarder comme décidées, que de courir le risque d'une défaite qui exigerait le remaniement de la législation totale des cinq dernières années. Et cependant rien autre chose que cela ne pourra satisfaire le Bas-Canada. La session qui approche sera donc en définitive un nouveau combat sur la manière de gaspiller l'argent du peuple; heureux serons-nous si le chien qui aura défendu vaillement le dîner de son maître peut au moins en dévorer une bonne part; ce sera peut-être le seul moyen d'en priver nos ennemis.

La diplomatie de sir Chs. Bagot se borne pour le moment à faire à la bureaucratie un profond salut, tout en faisant de la main, par derrière, signe au peuple qui l'observe de ne point s'offusquer de la cérémonie qui n'est qu'une grimace obligée, et à répéter en se retournant le jeu du théâtre respectivement contraire. Tout cela est faux, ennuyeux et ne mène à rien. Sir John Colborne nous aurait après tout conduits à la liberté plus rapidement que ces renards-là.

Que va faire sir Chs. Bagot? Si nous, rédacteur du Fantasque, étions à sa place, nous savons dès à présent ce que nous aurions à faire. Mais la position de maître Bagot est mille fois plus épineuse que celle qu'elle est problématique. C'est un tory anglais qui veut jouer le libéral pour contraster avec ses prédécesseurs les gouverneurs libéraux qui vinrent jouer aux petits despotes. Il est enfin dans la position de l'homme qui veut, qui croit devoir tromper. Il lui faut ménager comme on dit, la chèvre et le chou afin de n'être point cuit avec l'un, de ne pas chevancher avec l'autre le long des précipices qui lui feraient tourner la tête.

Trois routes politiques sont ouvertes à sir Chs. Bagot. Toutes sont parsemées d'obstacles et de difficultés, mais une seule n'aboutit pas à un précipice. Avant de déterminer celle que sir Chs. Bagot adoptera nous attendrons de sa part des actes plus décisifs que les mesures sans couleur tranchée comme jusqu'à présent.

La première ligne qui s'offrirait à l'instinct britannique et les appétits de cet instinct n'étaient point palliés par la raison d'intérêt politique, serait de se jeter dans les mêmes voies de persécutions, d'ostracisme, qui ont fait le principal grief des dernières années comme elles avaient fait le sujet des plaintes précédentes; sir Charles, en un mot, pourrait se jeter entre les bras des partisans forcenés si improprement appelés tories. (Cette désignation qui s'applique en Angleterre aux conservateurs est prise ici par ceux qui au contraire voudraient tout détruire, qui voudraient fouler aux pieds tous les privilèges établis pour leur substituer le monopole des idées rétrogrades, la tyrannie morale et l'oppression physique.) Sir Charles pourrait se mettre ouvertement comme l'ont fait tant d'autres aux pieds et à la merci du petit nombre d'hommes qui n'ont légité que par la division qu'ils ont su jeter dans nos rangs; qui n'ont grossi leur phalange qu'au moyen de la haine qu'ils témoignaient contre tout ce qui était canadien. Mais, Dieu merci, l'influence morale de ce parti est parfaitement nulle par rapport à notre population; il a mené ses affaires assez cruellement, assez maladroite-